

LIEU(X) DE MÉDIATION ET LIEU(X) DE FONDATION

PARU EN 2013, *L'amant du lac* de Virginia Pésémapéo Bordeleau marque l'entrée sur la scène littéraire québécoise d'un genre jusque-là absent : le roman érotique amérindien¹. Si le récit met en scène les ébats des principaux protagonistes, Gabriel et Wabougouni, il manifeste également une vision du monde inusitée, où l'appareil symbolique est mis à contribution dans une entreprise de rencontre, de médiation et de construction sémantique placée sous le thème de la réconciliation. En effet, c'est en occupant, grâce au langage, les lieux de son récit que V. Pésémapéo Bordeleau décrit un univers propice à la construction d'un nouveau monde, un monde où Blancs et Amérindiens cohabitent, dialoguent et créent au sein d'une identité fluide et métissée. C'est en nous intéressant à ces lieux que nous allons réfléchir, par le biais de l'anthropologie de l'imaginaire, à ce que la littérature permet ici, c'est-à-dire un lieu de réconciliation où se construit un environnement des possibles. Plus précisément, nous observerons comment les représentations de l'espace « en vertu desquelles une unité géographique donnée est humanisée et transformée en territoire » (Bouchard, in Laprée et Bellehumeur 2013 : 252) permettent ici l'appropriation symbolique d'un lieu, le lac Abitibi, pour laisser émerger une représentation de l'avenir ancrée dans une mémoire longue.

Campé sur les berges du lac Abitibi au début du xx^e siècle, le récit de *L'amant du lac* s'inscrit d'emblée dans un travail de médiation et de rencontre. Son auteure, elle-même issue d'une union mixte (crie/québécoise), crée des personnages qui, par leur

nature intrinsèque, incarnent une dualité identitaire. En effet, Gabriel le coureur des bois est un métis, né d'un père blanc et d'une mère abénaquise ; sa filiation paternelle lui ouvre les portes de la société blanche même si ses relations avec les gens sont teintées de leur méfiance et de leurs doutes. Sa rencontre avec Wabougouni sur les rives du lac Abitibi est fulgurante. Pris au dépourvu devant la beauté singulière de la jeune Amérindienne, il remarque avant tout les reflets acajou de sa chevelure, hérités d'un grand-père jésuite blanc. L'union de Gabriel et de Wabougouni marque l'élément narratif principal du récit, celui qui catalyse l'ensemble du discours. Cette rencontre improbable servira de point de départ à notre analyse et s'élargira en une lecture orientée vers les lieux de médiation offerts par le récit, soit le lac Abitibi et les corps mêmes des protagonistes. Ainsi, c'est en nous intéressant à la violence sacrificielle manifestée par les lieux que nous réfléchirons à la fonction reproductrice de leur union. De la même façon, les lieux seront pensés en tant qu'ils sont consacrés, c'est-à-dire symboliquement sortis du temps et de l'espace. La ritualité des actions narratives permettra d'envisager le roman comme la représentation symbolique d'une fondation du monde, de la construction d'un univers liminaire.

LE LAC ABITIBI

GABRIEL

Le lac s'inscrit d'entrée de jeu comme un personnage central du roman de V. Pésémapéo Bordeleau. En effet, le récit s'ouvre sur une chasse à l'homme nautique à laquelle Gabriel échappe grâce à la complicité explicite du lac. Ainsi, en s'inscrivant comme un espace géopolitique frontalier, celui qui sépare le Québec de l'Ontario, le lac Abitibi joue un rôle fondamental dans la construction de l'identité des personnages tout en manifestant lui-même ses intentions. Lieu de naissance de Gabriel, le lac

Abitibi lui permet de naviguer, c'est le cas de le dire, entre les deux univers sociaux qui forment sa personnalité. D'un côté les policiers ontariens, la loi, l'ordre, le monde des Blancs ; de l'autre la partie québécoise du lac, celle qui héberge les Algonquins qui l'attendent sur la berge. Le lac qui permet à Gabriel d'échapper à son poursuivant est aussi celui qui l'accompagne lorsque le jeune homme est enrôlé comme soldat. En Europe, sur le front, le métis se souvient de « son » lac, de la vie qu'il incarne : « Il oublia le temps, se rappela le lac Abitibi, l'amour de Wabougouni. Il se masturba, vida sa semence sur la terre afin de sentir son corps vibrant, son âme vivante. » (Pésémapéo 2013 : 70) Ce lac, Gabriel le porte en lui comme son sang, comme une partie intime de sa nature : « retourner en son pays, vers le lac Abitibi qui coulait en son sang, ses flots véhéments résonnant à ses oreilles » (*ibid.* : 75).

Lieu de vie et de renaissance, symbole de la fertilité car lieu de conception de Gabriel et de Wabougouni, lieu également de l'épanouissement de leurs amours, le lac apparaît ici comme un espace retiré du monde profane. « Matrice de toutes les possibilités de l'existence » (Eliade 1986 : 165), l'étendue d'eau n'entre pas dans le registre de la temporalité humaine : elle précède toute forme et supporte toute création. Ce rapport au temps et à la (re)naissance est primordial dans l'appréhension de la fonction narrative du lac. En effet, non seulement le lac Abitibi est un point de rencontre et de médiation entre les Ontariens et les Québécois, entre les Blancs et les Algonquins, il s'impose également comme un lieu où interagissent deux visions du monde. D'une part celle de Gabriel, davantage marqué par la culture des Blancs modernes puisque élevé parmi eux ; d'autre part celle des Algonquins, qui sentent le lac comme une entité, un « étant » dont la temporalité ne relève pas de la durée d'une vie humaine mais plutôt de celle de la

Terre, de la matrice originelle. Sans entrer dans un complexe débat sémantique, remarquons que le lac est ici un intermédiaire entre la religion « historique » qu'est le christianisme et la tradition amérindienne : un espace liminaire synchronique et diachronique, symbolique et matériel, qui correspond à cette tension remarquée par Augustin Berque : « Chacun des lieux considérés a sa temporalité propre » (Berque 1996 : 148).

WABOUGOUNI

Si Gabriel entretient avec le lac Abitibi une relation affective mais néanmoins rationnelle parce qu'il apprécie le lac pour son utilité commerciale en plus de le ressentir, l'origine même de Wabougouni est liée à l'intentionnalité du lac, à sa « personnalité ». La grand-mère de Wabougouni, surnommée « la Femme du Lac », est tombée enceinte à l'âge de 16 ans après avoir été violée par un missionnaire blanc sur les berges du lac. La fuite du violeur en canot ayant été accompagnée des cris de douleur et de rage de la jeune fille, les eaux ont agi en symbiose avec celle qui partageait leur univers, et la régénération promise par les eaux s'accomplit dans un contexte de crise sacrificielle, crise qui, nourrie par le sang intime de la victime répandu dans l'eau, résout le désordre en absorbant à la fois le coupable et son guide, un Algonquin innocent. Grâce à l'intervention du lac, grâce au potentiel régénérateur de l'eau, le sacrifice fonctionne en tant que « violence purificatrice » (Girard 1983 : 65). Le lac s'impose dès lors comme un « centre du monde », autour duquel se « redispense le monde physique » (Wunenburger 1981 : 39).

Issue de ce lignage sacré parce que marquée dès sa fondation par l'intervention de forces qui échappent au déroulement normal des choses, Wabougouni a hérité de certains traits physiques de son grand-père. Ces caractéristiques sont néanmoins absorbées par la partie algonquine du personnage de sorte que ces attributs

qui la distinguent des autres femmes, qui la séparent des gens ordinaires, lui permettent d'entrer en relation avec Gabriel qui la surnomme sa « belle sauvage rousse ».

La relation intime qui s'établit entre le lac et Wabougouni s'exprime de plusieurs façons, notamment par le fait que c'est sur les berges de l'étendue d'eau qu'elle attend son amant. Pour arriver jusqu'à elle, Gabriel doit traverser le lac ; il doit, symboliquement, changer de plan d'existence et de registre sémantique pour atteindre celle qu'il aime. Cette traversée matérielle manifeste le contact avec un lieu consacré, une renaissance rendue possible par la qualité originelle du lac. Non seulement Gabriel doit-il traverser le lac pour atteindre Wabougouni, il doit également s'y immerger. La hiérophanie est ici complète, la nature même du métis étant affectée par son passage au sein de la matrice : « ... rien de ce qui a existé auparavant ne subsiste après une immersion dans l'eau, aucun profil, aucun "signe", aucun "événement". [...] Les eaux possèdent cette vertu de purification, de régénération, et de renaissance » (Eliade 1986 : 170).

Si l'eau représente ici un lieu de rencontre identitaire qui permet à Gabriel de quitter le monde des Blancs pour rejoindre celui des Algonquins, passage symbolique par le ventre de la Terre, elle est tout autant une représentation de l'union de l'homme et de la femme. Les liens étroits qui se tissent entre Wabougouni l'amante et le lac sont explicités à plusieurs reprises, notamment grâce à un vocabulaire commun aux deux personnages (la femme et le lac) :

Le lac mugissait au-delà de la baie. Le sifflement continu du vent, la plainte langoureuse des bois que l'air pénétrait avec fracas exaspéraient Wabougouni. Son ventre brûlait d'un désir véhément depuis sa rencontre avec le métis. Il cognait dans ses veines, grimait le long de ses jambes, palpitait dans la chair de ses cuisses pour se cramponner à son sexe comme une main de miel. (Pésémapéo 2013 : 16)

Le mugissement du lac fait ici écho au désir de Wabougouni, aux pulsions exprimées par la partie naturelle du personnage par opposition aux exigences de contrôle posées par la culture blanche : « elle est libre au-dedans, au contraire de certaines personnes » (*ibid.* : 54). Plus concrètement, le récit met en scène un lac qui se substitue à la femme, qui s'unit à Gabriel dans une relation sensuelle exaltante :

Cet homme aimait cette eau, et cette eau l'aimait. Pour l'instant, il lui faisait l'amour avec tout son être, glissait entier en elle qui, silencieuse, retenait ses clapotements, ses gargouillements de maîtresse en attente. (*ibid.* : 18)

La relation de l'homme avec l'Algonquine correspond ainsi à son union avec l'eau dans une symbiose qui met à mal le rapport avec la nature préconisée par la civilisation « blanche » et moderne que Gabriel laisse derrière lui lorsqu'il vient à la rencontre de Wabougouni. La femme et l'eau sont unies, associées dans une perspective de solidarité cosmogonique :

L'amante était belle, magnifique de rondeurs et de creux au-dessus du bassin qui ondulait, telle une source autour d'un rocher. [...] Elle coulait sur lui tendre et vive en même temps, sinueuse, une algue dansante au fond du lac ; elle absorbait sa force ardente avec patience, avec dévouement, avec ferveur. (*ibid.* : 17)

Unies par leur symbiose originelle, certes, mais également unies par leur complémentarité au sein d'un même langage. Aux yeux de Gabriel, Wabougouni est aussi chaude que le lac est glacé :

*Abitibi, avec ton ventre en or
De granit de début du monde
Je te porte en mon espérance telle une guérison
Abitibi, ton lac aux espaces nus et infinis
En ce jour tu m'appelles et j'accours
J'accours vers ton corps de mère*
(*ibid.* : 75)

LES CORPS HUMAINS

LIEUX DE RENCONTRES IDENTITAIRES

Les berges du lac jouent un rôle primordial dans le récit puisqu'elles

sont à la fois le sol sur lequel se crée la vie (Gabriel et la mère de Wabougouni, tous deux conçus sur les rives du lac Abitibi) et le lieu de départ de chaque passage par l'eau. Elles marquent la limite de l'espace consacré tout en participant de sa puissance symbolique. Ainsi, parce qu'ils ont été en contact intime avec la force sacrée du lac et de ses fondations, les corps des protagonistes se trouvent chargés, à leur tour, de la sacralité du centre du monde. Plus encore, les corps des deux personnages principaux sont les hôtes de toutes les tensions mises en scène dans le récit : tensions identitaires, tensions raciales, émotions incontrôlables, fertilité, douleur, désir.

Les corps ainsi envisagés se présentent à nous comme des lieux de croisement et de médiation où, si les conditions sont réunies, la rencontre des univers invoqués pourra se réaliser. Gabriel et Wabougouni sont déjà, en tant que métis, les « lieux » de médiation entre deux cultures, entre deux visions du monde. Leur incapacité à fonctionner dans l'un ou l'autre des mondes montre bien toute la complexité de leur nature ambiguë. Gabriel, pourtant élevé par son oncle blanc, sait bien qu'il sera toujours aux yeux des autres Blancs un étranger, forcé de subir le regard désapprobateur d'une société où les gens « n'avaient que du mépris et de la méfiance envers les Amérindiens » (*ibid.* : 41). Il apparaît évident à Gabriel qu'il ne pourra jamais se trouver une épouse, lui qui pourtant montre « une prestance, une sorte de noblesse naturelle » (*ibid.* : 46).

Wabougouni peut sembler mieux intégrée dans son milieu malgré sa chevelure dite solaire, elle qui est mariée à un Écossais tolérant, conscient de l'amour des deux métis. Issue d'une culture où hommes et femmes sont libres de disposer de leur corps, elle se donne à Gabriel avec passion et fougue sans que la question du « mal » ne se pose. Le corps de

Wabougouni est ainsi posé comme un lieu de liberté et de générosité. Lié aux eaux du lac, représentation physique incontournable de la violence des Blancs envers les femmes autochtones, ce corps se présente dans le récit comme un potentiel de vie. En effet, lors de sa rencontre avec Gabriel, Wabougouni est enceinte. Si Gabriel hésite à poursuivre leur relation, Wabougouni n'aborde simplement pas la question. Son corps, capable de fabriquer et de donner la vie, plein de cette fertilité essentielle à la régénération de l'espèce, continue de ressentir le désir, et la femme vit pleinement chaque instant.

La distance qui s'établit entre Wabougouni et son groupe est pourtant évoquée ; convaincue par sa grand-mère de la barbarie des Blancs, Wabougouni refuse de faire baptiser sa fille, comme sa mère l'avait fait avant elle. Dans un contexte social où le christianisme s'impose comme force de régulation sociale, la femme demeure attachée à ses racines et aux coutumes de ses ancêtres :

La vieille voulait que le jeune Gabriel soit celui qui les protège de la solitude. Car elles étaient uniques de leur sorte. Zagkigan Ikwé savait que son intransigeance avait sapé les liens fragiles de sa petite-fille avec le clan. Connaissant le cœur des hommes, elle se méfiait du traitement qui lui serait réservé après son départ pour les plaines du Grand-Esprit. Les autochtones chrétiens étaient rigides, ils avaient rejeté ou oublié l'ouverture de cœur de la tradition naturelle teintée d'animisme et de respect envers toute vie. (*ibid.* : 24)

Après la mort de son mari, plusieurs années après le dernier séjour de Gabriel, Wabougouni prend la décision inusitée de demeurer près du lac malgré le départ du reste de la bande vers les territoires d'hiver. Par son refus de suivre le groupe elle signale sa différence, déjà par ailleurs inscrite dans son apparence physique et dans celle de sa fille, rousse également. Gabriel la rejoint et, seuls avec l'enfant de Wabougouni, les deux amants se retrouvent pour former

une nouvelle cellule, amorcer un nouveau départ.

LE CORPS SEXUEL

Le corps comme lieu de rencontre et de médiation s'exprime de plusieurs façons dans le roman de Virginia Pésémapéo Bordeleau, l'exemple le plus éloquent se déployant dans le contexte sexuel. Si chaque personnage, nous l'avons vu, incarne en lui-même une dualité identitaire, la fusion de ces deux êtres socialement imparfaits ne peut que constituer un moment fort, un acte de fondation. Parce que « la sexualité se rattache à la naissance, la naissance individuelle à la genèse de l'univers, la genèse de l'univers au créateur du monde » (Schubart 1972 : 28), la jouissance atteinte lors de l'acte sexuel s'apparente à ce que W. Schubart nomme « l'extase génésiaque ». La répétition de l'acte initial s'instaure en rituel, susceptible de représenter, de recréer la geste fondatrice.

En choisissant de mettre en scène des personnages entièrement libres de vivre leurs désirs, l'auteure de *L'amant du lac* permet au récit de s'imprégner de ce mouvement cosmogonique, au sein duquel la renaissance et la vie s'ancrent dans la sacralité des lieux. S'il est vrai qu'« à travers sa sexualité l'homme entre pour ainsi dire en contact avec la nature » (*ibid.* : 29), le roman de Pésémapéo crée un pont entre deux mondes grâce à l'universalité du désir sexuel. La rencontre de Gabriel et de Wabougouni apparaît donc comme une expérience hors normes, d'ordre affectif, émotionnel : « Elle n'était plus Wabougouni, elle était la déesse de la joie. » (Pésémapéo 2013 : 21) Cette expérience est à la fois attirante et terrifiante, voire ambivalente. En ce sens, elle exprime ce que Rudolf Otto (1995) qualifie de « numineux », soit la qualité essentielle du sacré.

En effet, alors que les ébats de Gabriel et de Wabougouni leur permettent d'atteindre des sensations qui « échappent à l'expérience habituelle »

(Ménard 1986 : 54), la perspective de devoir vivre l'un sans l'autre les remplit de terreur :

Puis, malgré elle, les pensées de Wabougouni se dirigèrent vers les lendemains sans lui, quand son lit serait un désert, plein de son absence, de son silence, vide de ses mains, de sa bouche, de son sexe, de la plénitude de son corps. Sa joie se désintégra, tomba en miettes. À sa place, la peur, la perte, la douleur. (Pésémapéo 2013 : 26)

La tension associée au sentiment de numineux est évoquée ici avec éloquence, témoignant du même souffle de la puissance dont Virginia Pésémapéo a souhaité investir l'union des deux métis. Liés par leur origine, leur marginalité et leurs sentiments, ces deux êtres incomplets parviennent à donner naissance à un monde nouveau dans lequel leurs « manques » se transforment en richesse. Ils construisent un univers dont la base n'est autre que l'acceptation de leurs pulsions, entièrement connectée à un ordre des choses qui échappe aux structures sociales connues.

La question du lieu est ici indissociable de l'idée même de la construction identitaire et sociale. *Lamant du lac* réussit le pari de montrer deux marginaux, deux métis incomplets dans leur culture d'origine et qui se trouvent pour créer un nouveau paradigme. Liés par un lieu originel fort, le lac Abitibi, ancrés dans un récit fondateur sacrificiel auquel participe le lac, les deux protagonistes accomplissent dans leur corps et par leurs gestes la renaissance nécessaire à la survie. Intimement associés au lac, source de renaissance, de vie et de

mort, ils parviennent à ne conserver que le meilleur de chaque filiation : exotisme physique pour Wabougouni, liberté d'esprit et de cœur pour Gabriel. Ainsi envisagé, *Lamant du lac* se pose comme un récit optimiste qui tourne résolument le dos aux conflits du passé sans toutefois les nier. Avec grâce et même un certain courage, l'auteure parvient à « rendre vrai », c'est-à-dire à créer un récit où la vérité est « vécue par l'âme, l'imagination, un mythe réévalué » (Durand 1978 : 93).

La « fonction de l'imagination », pour reprendre la formule de J.-J. Wunenburger (in Laprée et Bellehumeur 2013 : 4), s'exprime ainsi dans une manifestation artistique qui comprend « autant le rationnel que le religieux, autant l'identité que l'analogie, autant le concept que le symbole » (Laprée et Bellehumeur 2013 : 6). Récit de fondation, cristallisation d'un désir de renouveau et de renaissance, tributaire de cycles de domination et de récessions dans une culture en pleine mutation, le roman de Virginia Pésémapéo Bordeleau manifeste des « lieux de surconscience » (Bouchard, in *ibid.* : 247) particuliers, autrement peu entendus. Ces références premières qui imprègnent la conscience des individus et qui influent sur les institutions sont exprimées dans le roman *Lamant du lac* et nous permettent d'approcher à pas feutrés une conception de l'histoire et de son devenir qui échappe à la catégorie analytique polarisée Européens/Indiens.

Les institutions sont évacuées, les conventions sociales balayées, ne

subsiste que l'honnêteté des sentiments et des corps dans un paradigme où humains et éléments naturels sont en symbiose, partageant un même souffle et une même énergie dans un retour aux origines libéré de l'Histoire.

Note

1. La formule est de l'éditeur : <http://memoiredencrier.com/virginia-pesemapéo-bordeleau/> (consulté le 10 novembre 2014).

Geneviève Pigeon
Université du Québec à Montréal

Ouvrages cités

- BERQUE, Augustin, 1996 : *Être humains sur la terre*. Gallimard, Paris.
- DURAND, Gilbert, 1978 : « Eliade et l'anthropologie profonde », in C. Tacou (dir.), *Mircea Eliade*. L'Herne, Paris.
- ELIADE, Mircea, 1986 : *Traité d'histoire des religions*. Payot, Paris.
- GIRARD, René, 1983 : *La violence et le sacré*. Grasset, Paris.
- LAPRÉE, R., et C. R. BELLEHUMEUR, 2013 : *L'imaginaire durandien. Enracinements et envols en Terre d'Amérique*. Presses de l'Université Laval, Québec.
- MÉNARD, Guy, 1986 : « Le sacré et le profane, d'hier à demain », in Y. Desrosiers (dir.), *Figures contemporaines du sacré*. Fides, Montréal.
- OTTO, Rudolf, 1995 : *Le sacré*. Payot, Paris.
- PÉSÉMAPÉO BORDELEAU, Virginia, 2013 : *Lamant du lac*. Mémoire d'encrier, Montréal.
- SCHUBART, Walter, 1972 : *Éros et religion*. Fayard, Paris.
- WUNENBURGER, Jean-Jacques, 1981 : *Le sacré*. Coll. « Que sais-je ? », Presses universitaires de France, Paris.